

A man in a grey suit is seen from behind, painting a thick black vertical line on a white wall. He is holding a paintbrush in his right hand and a paint bucket in his left. The wall is mostly white with some greyish stains at the bottom. The man is wearing a grey suit jacket, a grey sweater, and grey pinstriped trousers. He is also wearing dark shoes. The overall scene is a conceptual photograph.

Pierre Souchon

encore vivant



la brune au rouergue

Présentation

Il se l'était juré, l'HP, il n'y retournerait jamais. Mais alors qu'il vient de faire un mariage prestigieux et qu'il a trouvé un emploi, Pierre Souchon est délogé d'une statue de Jean Jaurès où il a trouvé refuge et embarqué en hôpital psychiatrique.

À vingt ans, pendant ses études, il avait basculé pour la première fois et été reconnu bipolaire. Passant à nouveau la « barrière des fous », il se retrouve parmi eux, les paranos, les schizophrènes, les suicidaires, brisés de la misère dont il nous livre des portraits à la fois drôles et terrifiants. Son père vient souvent le visiter, et ensemble ils s'interrogent sur la terre cévenole d'où ils viennent, les châtaigniers et les sangliers, sur leurs humbles ascendants, paysans pauvres et soldats perdus des guerres du xx^e siècle.

Dans ce récit plein de rage mais aussi d'humour, l'auteur nous plonge au cœur de l'humanité de chacun, et son regard se porte avec la même acuité sur les internés, ses frères dans l'ordre de la nuit, sur le monde paysan en train de mourir ou la grande bourgeoisie à laquelle il s'est frotté.

Il est rare de lire des pages aussi fortes, d'une écriture flamboyante, sur la maladie psychiatrique, vue de l'intérieur de celui qu'elle déchire.

Pierre Souchon, 35 ans, est journaliste pour Le Monde diplomatique et L'Humanité. Encore vivant est son premier livre.

Graphisme de couverture : Olivier Douzou
Illustration de couverture : Dorothy-Shoes, 2010
© Éditions du Rouergue, 2017
www.lerouergue.com

Pierre Souchon



encore vivant

la brune au rouergue

*À ma mère qui a renversé
toutes les montagnes*

« Le changement social le plus spectaculaire et le plus lourd de conséquences de la seconde moitié de ce siècle, celui qui nous coupe à jamais du monde passé, c'est la mort de la paysannerie. Car, depuis le néolithique, la plupart des êtres humains avaient vécu de la terre et du bétail ou de la pêche. »

Eric Hobsbawm

Prologue

La soirée avait drôlement commencé, au centre d'hébergement.

– Vous voulez un café, monsieur ?

Derrière son guichet en bois peint, le mec de la Croix-Rouge me sourit.

– Oui, s'il vous plaît.

– Tenez.

Je mets un sucre dans ma tasse... Un type couché en travers de ma route pose la main sur son jean. Il le remonte... jusqu'au genou... Bordel de lame. Une grande lame enfoncée dans sa santiag, le manche au niveau du mollet.

– Restez où vous êtes, monsieur, ou on appelle la police, le bénévole me prévient.

– Vous vous foutez de ma gueule ?

Je lui fonce dessus.

– L'autre, là, il a une lame comme ça, quand je me pointe il me la montre, et vous voulez que je me calme ? Mais

appelez-les! Appelez-les, ces putains de flics! Je vais leur dire ce qui se passe ici! J'ai rien à me reprocher!

– Calmez-vous, monsieur, calmez-vous...

Plusieurs types se lèvent. Ils me montrent du doigt... L'autre avec son couteau s'approche, s'approche de moi, il le sort de sa botte BOUMMMM! La porte vole, trois Gitans sont sur moi «Sors!», ils hurlent, «Dégage! Vite!» Je sors comme une furie pieds nus, en tee-shirt, un type sur mes talons. Je cours, et il court aussi, juste derrière, et il y a la peur qui monte, je me retourne, je le vois se rapprocher, avec sa lame, et je sais que je pourrai rien faire. Je sens que je vais claquer là, alors d'un bond, dans une rue qui monte, je saute sur un mur. Il y a cinquante mètres de vide, mais surtout un grand arbre, un buis immense – j'arrache très vite une énorme branche pour faire un pieu. Il suit pas, l'autre au surin, quand il me voit avec ma branche deux mètres au-dessus de lui. Il repart vers le foyer, en se retournant de temps en temps, tranquillement. Je me détends.

Ça va mieux maintenant, mais c'est le bordel: j'ai compris. Je suis en enfer. Et les autres peuvent revenir. Faut que je me tire. Je descends de mon mur doucement... J'ai besoin de protection. Pas loin, je sais qu'il y a la place Jean-Jaurès. Et sa statue. Là, je serai à l'abri.

Je me mets en marche. Y a personne, dans les rues. C'est 4 heures du matin. Et puis d'un coup Jaurès s'élève, menton haut, regard vers l'horizon. Je monte les marches pour me mettre sur ses pieds, et je l'étreins. Ils peuvent venir me chercher, le diable et ses copains, toutes les saloperies de l'enfer, ils peuvent toujours essayer: Jaurès me protège. Et avec lui, les mineurs de Carmaux. Et avec lui, le grand souffle ouvrier

et combattant. Brel est dans le coin, pas très loin, il fredonne « Pourquoi ont-ils tué Jaurès ? » Je trouve ça très con, parce qu'il est bien vivant. Qu'est-ce qu'il est froid, par contre. Il me réchauffe moyen, tout en bronze. Comme je le tiens ferme, j'ai les mains gelées, et bientôt les bras, et puis les pieds. C'est peut-être parce que j'ai faim. Alors je commence à manger la branche de buis que j'ai, les feuilles, le petit bois, et ça fait taire un peu mon estomac même si j'ai la salive toute verte.

Puis il y a un peu d'activité sur la place. Des camions qui ramassent les poubelles. Ils font des drôles de cercles, ces camions de l'enfer, conduits par des Noirs silencieux. Les commerces ouvrent... Les lumières se rallument, s'éteignent... Elles font des ombres bizarres alors qu'il n'y a pas de soleil... Autour de la statue... Un type est planqué derrière un pot de fleurs, il me fait signe de ne pas bouger... Je ne bouge pas... Il est sympa... Mais j'ai froid... Un camion rouge avec un gyrophare s'arrête à ma hauteur. Deux types en uniforme descendent.

– Bonjour monsieur.

J'attends de voir ce qu'ils vont me raconter.

– Vous allez bien ?

Je mange mon buis, perché sur ma statue.

– Oui oui, ça va.

– Vous êtes sûr ?

Ah les salauds.

– Oui, ça va très bien.

– Vous ne voulez pas venir avec nous ? Vous devez avoir froid...

– Non non, je sais qui vous êtes.

– Ah bon ? Qui on est ?

– Vous êtes les envoyés du diable, je viens pas avec vous.

– Ah non monsieur, nous on n'est pas les envoyés du diable, on est pompiers professionnels.

– Ouais ouais, c'est ça... Apportez-moi le journal du jour.

Je savais qu'on était le 7 janvier à Montpellier. Donc si les mecs m'apportaient *Le Midi libre* daté du 7 janvier, on n'était pas en enfer.

– Ah non monsieur, on ne peut pas vous apporter le journal du jour... C'est 6 heures du matin, il doit même pas être sorti, et les kiosques ne sont pas ouverts.

– C'est bon, je le savais. Je viens pas.

Avec Jaurès, on se bidonne : on les a bien eus. Ils repartent.

Ils reviennent un quart d'heure plus tard, les mêmes, avec en plus une bagnole marqué *Police*.

– Bonjour monsieur, vous allez bien ? s'inquiètent les flics.

– Oui oui, très bien.

– Vous allez venir avec nous, on va discuter un peu.

– Non.

– Ah bon ?

– Je sais qui vous êtes.

– On est policiers, pourquoi ?

– Apportez-moi le journal du jour.

Un tourbillon bleu, et je me retrouve menotté face contre terre genou dans le dos avec une voix qui me murmure à l'oreille :

– Si tu bouges, je te pète le bras.

Les pompiers me font entrer dans l'ambulance. Les flics nous suivent, avec les sirènes. Ça y est. Ils m'emmènent rôtir, putain, le feu les flammes, je suis déjà mort et je vais en chier. Je ne dis rien. Je regarde juste les deux pompiers dans le camion. Je les regarde intensément, surtout celui en face de moi. Il

doit avoir trente ans, lui, il est très beau, cheveux noirs, rasé de près, sa gueule d'athlète qui me sourit. Je le détaille. Sur son uniforme, il y a un écusson multicolore imprimé: *Sdis 34. Courage et dévouement.*

Je sais que «Sdis» signifie service départemental d'incendie et de secours. Et que «34» c'est l'Hérault, Montpellier. Si ça se trouve, c'est des vrais pompiers. Et des vrais flics. C'est des vrais qui m'emmènent en enfer.

L'enfer c'était une grande salle où on est arrivés un peu plus tard, les pompiers, les flics et moi menotté. À terre, il y avait un bandeau jaune sur lequel j'ai lu *Ligne de discrétion.* Derrière un comptoir, une dame en blanc me demande si je sais pourquoi je suis là.

Je le sais.

– Pourquoi, monsieur ?

– J'ai franchi la ligne de discrétion. Mais je vous promets que je ne la franchirai plus jamais.

Les flics se regardent, et les pompiers me font un grand sourire. On prend un ascenseur, et en sortant de là le flic m'enlève les menottes. Je veux pas. Je veux pas qu'il m'abandonne.

– Ne vous inquiétez pas, il me rassure.

Trois ou quatre personnes en blanc sont autour de moi. Elles me conduisent dans une grande pièce où il y a une fenêtre avec des barreaux, et un grand lit en croix avec des lanières.

La camisole.

La camisole.

Je comprends. D'un seul coup. Je comprends que je ne suis pas en enfer. Que je n'y ai jamais été. Que je me trouve à l'hôpital parce que je déconne à pleins tubes, en zinzin carabiné que je suis. Je le dis aux infirmiers.

– Excusez-moi, je réalise tout. Je suis bipolaire. Ne me mettez pas de camisole, ne me donnez pas de cachets, ça ne sert à rien : j’ai juste besoin d’être seul pour me déshabiller et me coucher. Ça fait plus de huit jours que je n’ai pas dormi.

Ils sortent. Dans la salle de bains, j’enlève une à une mes guenilles. Je me lave doucement. Un bon moment. Je me mets au lit tout nu. Les draps sentent bon. Un infirmier revient avec une seringue et des collègues. Dans la bande, il y a une toute petite jeune fille de mon âge. Une interne, je déchiffre sur sa blouse. Elle m’observe avec des yeux verts incroyables. Elle est vraiment très belle. Elle demande à tout le monde de sortir.

Quand on s’est retrouvés seuls, elle prend une chaise et s’assoit près de moi. Seule ma tête dépasse des draps.

– Vous avez besoin de quelque chose ?

Elle a une voix très douce. Je réponds que je n’ai besoin de rien. On se regarde en silence, longtemps. Et puis je dis :

– J’aimerais une seule chose. J’aimerais vous tenir la main pour dormir.

Elle me tend la main en souriant, et pose nos deux mains jointes sur son jean.

Je me suis endormi.

1

– Monsieur Souchon ? Monsieur Souchon ? Eh merde, il se réveille pas...

Mais qui parle, bordel ? Qu'est-ce que...

– Monsieur Souchon ? Séverine, il ouvre les yeux ! Séverine ! Monsieur Souchon, vous nous entendez ? Oh ! Secouez-vous, là !

Oh nom de Dieu ma tronche. Putain ils m'ont pas raté les salauds, « Réveillez-vous ! C'est très grave ! Vous nous entendez ? » Tu m'étonnes que j'entends, le type hurle comme un âne... Qu'est-ce qu'ils sont allés... Mais pourquoi ils m'ont camé comme ça ?

– Il se réveillera pas, c'est foutu. Ho ! Levez-vous !

– Brdmlbrdmlnbbb...

Je me bave dessus tant que je peux. Ma tête, je « À boire ! »

Ça c'est moi qui ai crié, d'un seul coup. « À boire putain de merde ! » Je commence à voir une extraordinaire faune d'infirmiers autour de moi, en foule, c'est une procession, il y en a

cinq, ils sont huit, mais je sais pas combien il y en a c'est effarant, c'est le grand complet l'hosto dans ma piaule, et plus je les insulte plus ils ont l'air contents.

– Oui oui, on vous apporte de l'eau! Vous nous entendez bien, là?

– J'en ai rien à foutre! Bande de connards, qu'est-ce que je fous attaché là? À boire, mais je veux boire bordel!

– Oui tout de suite, on vous amène ça, dites, monsieur Souchon, est-ce que vous avez introduit une arme dans les locaux?

– Ouais, un putain de calibre 12, et je vais foutre deux cartouches de 4 dans le canon dès que vous m'aurez détaché, bande d'enculés! Je veux boire!

– Il l'a fait! Jacques! Il a camouflé une arme dans l'hôpital! Jacques! Appelle la directrice! Madame Tonnet! Il l'a fait! Il y a une arme dans l'hôpital!

– À boire, putain de merde!

– Toi, ta gueule. T'as compris? Ta gueule.

La porte claque, mais c'est incroyable ce truc! « À boire! » je gueule. Ils en ont rien à foutre, ils se sont tous tirés. Faut que je me calme, sinon je vais devenir cinglé. Faut que je me calme, calme-toi, là, chut, arrête, maintenant, pose-toi, respire un peu, tu vas boire, ils vont revenir. « À boire! » Je hurle encore, pour la forme, pas trop fort. Je les connais, ces enfoirés-là, s'ils croient qu'ils vont me faire le coup putain, mais combien, combien d'hostos j'ai fait? Combien j'en ai hanté, de vos piaules camisolé, combien j'en ai cassé, de tronches aux infirmiers, combien j'en ai dégueulé, de saloperies de cachets, combien j'en ai sauté, de vos tessons sur les murets? Ah oui putain, ah oui les gars ce coup-ci vous avez récolté un fier patient nom de Dieu, toutes vos combines, je vous défigure tous, demain!

Revenez, là! Oh! Revenez! Ils m'ont enfermé, les mecs? Ils m'enferment, eux, leurs petites conneries, un peu de Tranxène par-ci, une perfusion monsieur Souchon par-là? J'ai du boulot, moi. J'ai du taf, une femme qui m'attend, les travaux dans l'appartement, et tous mes potes, je vais bien maintenant ça y est, j'ai bien dormi, j'ai récupéré, merci. Dans deux jours je suis sorti. J'en prends un en otage au premier repas, ma fourchette sur sa gorge de salopard, revenez, revenez je vais vous soigner boum! La porte!

– Vous venez avec nous, monsieur Souchon, vous nous suivez tranquillement, vous avez bien compris?

– À boire!

– Après! On va vous détacher, au premier mouvement on vous remet à ces deux personnes, là, vous entendez?

Deux flics s'approchent de moi, les mains sur les matraques.

– Mais qu'est-ce que c'est que ce boxon? Je veux juste...

– Tu fais ce qu'on te dit. Fais pas le con, me prévient un des flics.

Il a l'air méchant, du coup je crache par terre sévèrement, histoire de lui expliquer qu'ici le méchant, c'est pas lui, qu'avec mon doigt je le bouffe.

– Allez, suivez-nous.

Je marche difficilement, ils m'ont chargé comme une vache. L'hosto est désert. Y a personne, c'est ahurissant de longs couloirs noirs, et peut-être dix infirmiers m'escortent, juste pour ma gueule, avec les deux flics. Ils poussent la porte d'une grande pièce, là, c'est... Mais qu'est-ce... Ils sont plus de vingt, là- dedans! Six flics! Quinze types en blanc, le *Directeur de l'agence régionale de Santé*, je distingue, et d'un coup, je le vois.

Papa.

Ils m'assoient à côté de lui.

Il me sourit.

– Ça va, Chichi ?

– Impeccable, Cada.

En face de nous, ils sont tous debout. Affairés, excités, ils s'alignent en rangs serrés.

– Bien. Vous êtes le père ? demande le directeur de l'ARS.

– Oui. Daniel Souchon.

– Bon. L'hôpital a été évacué suite à l'introduction illégale d'une arme à feu dans ses locaux par votre fils. Il s'agit d'une procédure extraordinaire, extrêmement rare, et votre fils va devoir en répondre devant la justice. Monsieur Jouvencel, qui représente ici le parquet de Montpellier...

– Pardonnez-moi, monsieur... Vous êtes monsieur ?

– Robert Jouhan, directeur de l'agence régionale de Santé.

– Monsieur Jouhan, il s'agit manifestement d'une erreur d'appréciation de vos services. Mon fils n'a jamais introduit d'arme dans cet hôpital. Je parlais tout à l'heure avec...

– Monsieur Souchon, s'il vous plaît. Nous savons ce que nous disons. Votre fils...

– Mon fils n'a rien fait du tout. Mon fils a été amené ici par deux agents de la police nationale alors qu'il était menotté. Il n'avait aucun effet personnel sur lui. Vous l'avez tout de suite mis sous camisole de force, ce que je ne vous reproche pas, il s'agit de votre métier. Il a ensuite dormi trente-six heures attaché, et vous venez de le réveiller et de l'amener ici en assurant qu'il avait introduit une arme dans vos locaux. Vous m'avez d'ailleurs fait venir pour cette raison. Je souhaite pour ma part que vous m'expliquiez comment cela est possible, et je vous en remercie d'avance.

C'est un tribunal, en face de nous. Un sacré procès, ils ont organisé là, une sauterie ma fête à moi, et je regarde mon vieux

papa. Il a l'air tout à fait à l'aise, lui là au milieu, droit sur sa chaise, content de me retrouver, avec le parquet de Montpellier, les directeurs, médecins, infirmiers et hôpital évacué.

– Bien. Alors vous allez m'expliquer ceci, monsieur Souchon.

Monsieur Jouhan ouvre une valise. Mon flingue. C'est mon flingue, à l'intérieur, mon fusil de chasse.

– Et ceci.

Monsieur Jouhan sort d'un sac plastique une centaine de cartouches. Mes cartouches à grives. Je comprends plus rien, et je sens que ça commence à devenir nettement compliqué.

– C'est très simple. Je discutais tout à l'heure avec le médecin qui a interné mon fils, madame Ducis. Elle m'a expliqué comment ces affaires se sont retrouvées ici : c'est un clochard qui a appelé le 115, pour savoir où était mon fils, puisqu'il avait en sa possession plusieurs sacs lui appartenant. Au 115, on lui a répondu que Pierre était à l'hôpital psychiatrique de La Colombière. Il s'est donc rendu ici, et a déposé, escorté par un infirmier, les affaires de mon fils dans sa chambre – affaires parmi lesquelles il y avait ce fusil de chasse.

Élie. Élie m'avait tout ramené, mes quatre-vingts kilos de merdier dans un chariot de supermarché.

– Je vous répète donc que mon fils n'a jamais introduit d'arme dans cet hôpital.

Papa a l'air d'attendre la prochaine question pour montrer content comment il est encore incollable. Je l'avais pas vu depuis un mois. J'avais vu personne, d'ailleurs, j'étais clodo, moi aussi, à faire la manche avec Élie et un tas d'autres, toute ma vie disparue dans la nuit de la rue. Papa lui me retrouvait là comme si de rien n'était, à faire la leçon à l'hosto et au parquet tout entier.

– Bien. Monsieur Souchon...

Lui, c'est le substitut du procureur. Il a l'air vraiment énervé.

– Monsieur Souchon, comme vous venez de le noter, votre fils n'a effectivement rien introduit par lui-même dans les locaux de l'hôpital. En revanche, le parquet va ouvrir une enquête : il se promenait dans les rues de Montpellier avec un fusil de chasse et une centaine de munitions, sans permis de port d'armes ni justification d'aucune...

– Pardonnez-moi, monsieur le substitut, vous dites ?

– Je dis que mes services vont ouvrir une enquête pour déterminer le nombre d'infractions que votre fils a commises.

– Il n'en a commise aucune.

– Pardon ?

– Je dis que mon fils n'a commis aucune infraction.

Ça sautait aux yeux. Tout le monde croise régulièrement dans les grandes agglomérations des gens armés jusqu'aux dents.

– Monsieur Souchon, je n'accepte pas que vous vous adressiez à nous de la sorte. La situation est inédite, croyez-moi, c'est d'une gravité sans précédent, et vous avez l'air de...

– J'étais jusqu'à il y a quelques mois directeur départemental de l'Office national de la chasse et de la faune sauvage en Ardèche. J'ai passé ma carrière à traiter avec le parquet des affaires judiciaires concernant tout type d'armes de chasse, et je vous affirme par conséquent que mon fils n'a commis aucune infraction, à aucun type de Code, ni même au Code pénal. Monsieur le substitut, vous avez parlé de permis de port d'armes...

– Votre fils n'en est pas détenteur, ce qui est constitutif d'une première infraction, et pas...

– Ce n'est constitutif de rien du tout. L'arme en question est un fusil de chasse à canon juxtaposé de calibre 12. Pour le transporter légalement, selon le Code rural, il doit être déchargé, démonté, et placé sous étui. C'est ici rigoureusement le cas. Par ailleurs, le détenteur de l'arme transportée doit être en possession d'un permis de chasser valide de l'année en cours. Pierre est titulaire d'un permis de chasser depuis deux ans, et il a chassé en Ardèche cette année dans sa commune d'origine en s'étant acquitté des droits départementaux. En l'état, le transport de cette arme est donc tout à fait légal.

L'autre vire écarlate carrément maintenant, et un médecin se triture les mains en répétant «C'est pas possible, c'est pas possible».

– Les cartouches... reprend le substitut, sans conviction.

– Tant qu'elles ne sont pas engagées dans le canon, elles peuvent être transportées sans restriction.

Il m'avait tellement gonflé, papa. La législation, Chichi, nom de Dieu les armes à feu! C'est pas des fourchettes! Des sauterelles! Des cannes à pêche! On se trimballe pas avec comme ça dans la nature! J'avais eu droit aux articles de loi, même, aux histoires de contrevenants, dizaines de braconniers envoyés devant les tribunaux – quand je m'étais mis à chasser, je parlais avec mon flingue chargé du droit de l'environnement depuis 1789. Ça me sauvait, ici, je le sentais. Cette bande de toubibs auraient été contents de faire foutre en taule un tel patient mirobolant.

– Dans ses affaires, nous avons retrouvé une hache.

C'est un flic qui s'adresse maintenant à mon père.

– Vous allez sans doute nous expliquer que là aussi, c'est tout à fait normal?

– Malheureusement oui, et je vous prie de m’en excuser : nous sommes propriétaires d’une petite parcelle de bois dans le sud de l’Ardèche, et il arrive régulièrement à Pierre d’aller tailler les sapins pendant l’hiver.

Je comprends. Je comprends que personne ne me parle, ici, qu’ils aient fait venir mon père : j’ai le discernement altéré. Je suis timbré, monsieur ! Aboli ! Pénalement irresponsable ! Délirant irrémédiable ! Papa pèse de tout son poids. Que cette histoire reste médicale, qu’on me foute pas en garde à vue, que je me retrouve pas au trou – il improvise une défense en béton d’autant plus armé qu’il sait que de son issue dépendra la gueule de mon casier.

– Bien. Donc si l’on vous écoute, il ne nous reste plus qu’à rentrer chez nous en nous disant que l’on a été incompetents...

– Je me garderais bien de faire un tel commentaire, monsieur le substitut.

Papa sourit.

– Et vous, monsieur Souchon, vous avez quelque chose à dire ?

Faut pas que je déconne.

– Oui.

– Nous vous écoutons.

– Je voudrais boire.

– Mets une balle, ça suffit. Tu veux le faire ?

Non il charge !

– T'inquiète pas, il peut pas aller plus loin... Putain, il est énorme !

Papa danse la nature, envoie un rocher, mon arme chargée.

Pris au collet, le sanglier le suit de deux défenses écumantes.

La détonation rugit.

Le sanglier bouge, enrage encore, creuse la terre, toujours, la balle entre les deux yeux.

Il s'affaisse.

Je l'ai roulé jusqu'en bas du bois.

On a mangé la daube, braconniers et ravis.

Il était midi.

Ouvrage réalisé par Cédric Cailhol Infographiste
pour les Éditions du Rouergue

ISBN : 978-2-8126-1452-1